

## Du politique au poétique : *Afropea* et *Écrits pour la parole* de Léonora Miano

Lina Avendaño Anguita

Universidad de Granada

Le terme *Afropea*, envisagé par Léonora Miano comme *Terroir intérieur* (*EP* : 27)<sup>1</sup>, *terroir mental* (2012a : 86)<sup>2</sup>, pointe un nouvel horizon, un espace de réflexion et à la fois un espace de liberté et de résilience collective; mais surtout un espace d'effervescence créatrice où des singularités afro-européennes, en manque de modèles, trouvent enfin leur place, leur identité hybride, leur mot à dire, les mots et les sons à se dire.

Soucieuse d'éveiller des optiques ouvertes sur la diversité, sur les rapports à l'autre, sur une sexualité libre apparentée aux coutumes ancestrales; soucieuse de puiser dans ses racines, de réviser l'histoire coloniale et récente de la France, de dénoncer les stéréotypes ou encore l'outrage fait aux femmes; tournée vers une vocation subsaharienne pour l'oralité, pour les rythmes et la sonorité; mais surtout engagée dans la volonté ferme de *déracialisation* en vue d'un humanisme transcendant, Léonora Miano incarne aujourd'hui toute une *philosophie de vie* comme elle l'affirme elle-même (Miano, 2016 : 64). Et si *Afropea*, *Utopie post-occidentale et post-raciste*<sup>3</sup> (*A*) s'avère être un véritable plaidoyer en faveur d'une conscience universelle, il secoue nos vues étriquées et conformistes, enjoint à un dépassement de notre occidentalité :

*Afropea* dit que l'heure de la maturité est venue, qu'il est temps de faire advenir la France. Il s'agit là d'un choix : légitimer tous les enfants de la nation, écrire la suite de l'histoire de la relation, ce nouveau chapitre qui relate l'effectivité de la décolonisation. *Afropea*

---

<sup>1</sup> Dorénavant, les sigles *EP* renvoient à l'ouvrage de Léonora Miano *Écrits pour la parole*.

<sup>2</sup> « C'est cette maturation progressive de leur parcours identitaire que j'appelle *Afropea*, un lieu immatériel, intérieur, où les traditions, les mémoires, les cultures dont ils [les Afropéens] sont dépositaires, s'épousent, chacune ayant la même valeur. *Afropea*, c'est, en France, le terroir mental que ce donnent ceux qui ne peuvent faire valoir la souche française. » (Miano, 2012 : 86).

<sup>3</sup> Dorénavant, le sigle *A* renvoie à l'ouvrage de Léonora Miano, *Afropea*.

exprime l'exigence d'une transformation, une sortie de l'occidentalité [...] il importe de quitter les postures de domination afin de pénétrer dans une ère plus équitable. (A : 118)

Nous nous proposons d'approfondir dans le domaine de la pensée politique de l'écrivaine camerounaise, associée à une éthique qui appelle la France et l'Europe à réactualiser l'approche des notions de *puissance, d'héroïsme et de prestige*. Nous nous proposons d'approfondir, en outre, dans le domaine du poétique entendu comme création esthétique déportée, chez Léonora Miano, sur une certaine rythmique, une musicalité qui destine ses textes non seulement à être écoutés, mais à dévoiler une résonance fusionnelle et identitaire. Constitutif d'une telle approche, *Afropea* s'avère garant du questionnement sur la racialité, amène à une désoccidentalisation propice à une « transversalité identitaire » (A : 125), alors qu'*Écrits pour la parole*, doublet d'*Habiter la frontière* (2012a), encadre la thématique afropéenne dans une sonorité qui procure son originalité aux textes de l'écrivaine. Mais avant de nous y plonger, il convient de se tourner vers le contexte où la pensée et le ressenti de Léonora Miano se sont ressourcés.

### **Ferments constitutifs**

Entre l'Afrique et l'Europe, la fusion afropéenne naît d'abord dans la fêlure, le décalage, l'étrangeté de ceux qui, installés ou simplement nés en Europe, sont mis à l'index de par leur origine noire. Car c'est bien d'une question de peau, de couleur, de *race* dont il s'agit, de « la noire réalité de la France » dira Miano<sup>4</sup> :

On se donna bonne conscience à peu de frais en retirant le mot *race* de la Constitution française, puisque l'on ne s'attela pas à la tâche consistant à faire advenir la fraternité. Puisque l'on jugea bon de proposer la déchéance de nationalité pour les binationaux, attribuant ainsi leurs méfaits à cette ascendance étrangère qui en fait des individus racialisés au sein de la société française. (A : 135)

*Afropea*, « pour l'heure une utopie » (A : 213) demande une conscience universelle en vue de « déracialiser nos perspectives » (*ibid.* : 217) :

*Afropea* impose une hauteur de vue qui nécessite que l'on ait transcendé des rancoeurs légitimes au point de s'avancer vers ceux qui refusent de voir, de connaître, de partager. D'aller vers eux pour leur soumettre un projet de transformation, d'élévation. Ce n'est

---

<sup>4</sup> Léonora Miano reprend ce terme dans son recueil de conférences *Habiter la frontière* (2012a).

pas simple tant que l'Histoire glorifie les bourreaux. Tant que la claustration de la race perdure. Ce second aspect est important ici, car il y a, chez nombre d'Afrodescendants, un attachement à la race qui déjoue le projet afropéen. (A : 215)

Cette renaissance de l'identité noire au cœur de l'entre deux s'avère interpellée de plein droit par les arts visuels, la musique et la littérature. Léonora Miano puise ainsi l'appellation *Afropea* d'un climat artistique et idéologique propice au renouveau (A : 48-55)<sup>5</sup>. Lorsque David Byrne inaugure le terme et s'offre, en 1993, à diffuser la musique du groupe belge *Zap mama* aux Etats Unis, ne savait-il sans doute pas que le nom de l'album *Afropea 1*, recréant la fusion européenne et africaine, pourrait causer un séisme d'une telle ampleur. La réalité afro-européenne était là, il a suffi de ce mot, Afropea, pour rallier des sensibilités de tous ordres<sup>6</sup> en faveur d'une revendication identitaire hybride.

Or, chez Léonora Miano, cela s'étaye sur des discours et sur une façon de penser la littérature qui lui est propre. Elle n'en reste pas moins redevable aux écrivains de la Négritude. À leur propos, Miano affirme : « Ce fut pour nous une chance, un privilège, de recevoir de leur part des mots, des représentations qui formèrent nos imaginaires et ne cessent de les féconder » (A : 77). Redevable, elle le reste à Césaire, à la découverte du *Cahier d'un retour au pays natal*, « premier choc littéraire » (A : 78) pour l'adolescente de douze ans qu'elle était. Mais la romancière est également proche de l'*Afropéanisme* (2010) du philosophe et historien camerounais Achille Mbembé qui prône la renaissance du futur en Afrique. Elle s'intéresse en outre aux vues du sénégalais Felwine Sarr sur une Afrique à venir dans *Afrotopia* (2016). À cette sensibilité historique et culturelle, s'ajoute une inquiétude esthétique qui intègre la romancière dans l'*écriture-jazzy*<sup>7</sup>, signe identitaire d'*Écrits pour la parole* :

---

<sup>5</sup> Le soul, le hip-hop, le Funk ou les polyphonies africaines du congolais Freddy Massamba, le Belge d'origine congolaise Baloji, le groupe vocalique belge *Zap mama*, ou le fructifère hip-hop gabonais dont GNTIX n'est que l'un de ses représentants qui ont inspiré les recherches menées par Alice Atenarius-Owanga ; sans compter l'écriture jazzy qui englobe entre autres Koffi-Kwahulé romanciers et homme de théâtre chez qui on peut retrouver des échos du Godspel, l'écrivain camerounais Georges Yémy et Léonora Miano elle-même ; l'écrivain congolais Alain Mabanckou. L'art d'Alexis Peskine. Ne voilà qu'un maigre échantillon du grand nombre d'écrivains, musiciens, artistes qui révèlent combien l'élan afropéen se déploie de façon féconde aujourd'hui.

<sup>6</sup> Voir à ce propos l'article de María de Fatima Outeirinho (2011).

<sup>7</sup> Voir l'étude de Larange (2015)

Depuis le début, mon vœu est de produire une littérature afrodiasporique, qui embrasse les peuples noirs, non pas dans l'indifférenciation mais, pourquoi ne pas le reconnaître, dans une sororité que j'espère les voir reconnaître et valoriser. (A : 73-74)

Enthousiasmée par l'écriture et la figure de Tony Morrison, Léonora Miano se demande « pour quelle raison la France européenne n'a pas enfanté une Tony Morrison ou même sa Zadie Smith, des plumes trempées dans l'encre d'un vécu reflétant celui du pays » (A : 206). Elle en déduit que « la France peine à fréquenter ses marges, à comprendre que celles-ci la renseignent sur elle-même, dessinent les contours de son avenir » (*Ibid.*).

Contre une vision close de l'identité, *Afropea* ouvre une promesse d'avenir « plus riche, plus éthique, plus sain » (A : 150) à laquelle la romancière associe, en guise d'hommage, les propos de Pascal Bruckner, philosophe français :

L'identité n'est pas une clôture mais un point de départ qui permet de donner une suite au passé, de l'infléchir. Elle est toujours à reconstruire, et un peuple, à moins de s'enterrer dans son propre mausolée, doit savoir rompre avec les usages, les piétiner pour se ressourcer. (*Ibid.*)

Si l'écrivaine salue la personne de Christiane Taubira, elle regrette et dénonce haut et fort « la haine féroce » que celle-ci suscitait, dans certaines assemblées, alors qu'elle était ministre de la Justice :

Le problème était qu'une Afrodescendante occupe de telles fonctions dans un pays de race blanche puisque c'est ainsi que certains se le représente, qu'elle soit, par-dessus le marché, brillante, cultivée, peu encline à baisser la tête. (A : 130)

Aussi, l'humanisme que prône Léonora Miano (2021), inspiré de *l'Afropéanisme* ou de *l'Afropolitanisme* d'Achille Mbembé, est-il de prime abord une prise de conscience communautaire en France ou dans le cadre panafropéen, « parvenir à la création de sociétés plus inclusives, post-occidentales » (A : 207).

### **Humanisme au féminin : une médiation politique**

L'engagement politique n'est pas directement convoité dans *Afropea*. L'auteure vise plutôt une *médiation politique* (2020b) où l'enjeu identitaire sur *une Afrique à venir*,

sur un monde en construction, *en circulation* (Mbembé, 2017) rejoint les attentes du penseur anglais Homi Bhabha pour une conception du *politique* axée sur un entrecroisement et une régénération culturels :

Le désir de descendre dans un territoire étranger [...] peut révéler que la reconnaissance de l'espace différenciant de l'énonciation ouvre éventuellement la voie à la conceptualisation d'une culture Internationale, fondée non pas sur l'exotisme du multiculturalisme ou la diversité des cultures, mais sur l'inscription et l'articulation de l'hybridité de la culture... En explorant *ce tiers espace*, nous pouvons éluder la politique de polarité, pour une autre politique, et enfin émerger comme les autres de nous-mêmes (Bhabha, 2007 : 83)

Léonora Miano se reconnaît dans ce *tiers espace* où l'on « peut faire le choix du partage, du mélange » (2020b) ; aménagement qui impose chez elle de donner leur place aux Afrodescendants<sup>8</sup>. C'est depuis cet espace qu'elle écrit « dans l'écho des cultures qui [l]'habitent : africaine européenne, africaine américaine, Caribéenne » (2012a : 29). L'humanisme de Léonora Miano se concrétise ainsi dans l'utopie post-occidentale et post-raciste que propose *Afropea*, à la lumière d'Achille Mbembe : « ce que l'on appelle l'identité n'est pas essentiel. Nous sommes tous des passants. Alors qu'émerge lentement une nouvelle conscience planétaire, la réalité d'une communauté objective de destin devrait l'emporter sur le culte de la différence » (2017).

L'aboutissement de cette pensée répond à un parcours éthique personnel qui a pourtant pris son temps. Née à Douala, au Cameroun dans les années soixante-dix, Léonora Miano ne se pense pas, ne se sent pas, ne se dit pas *noire* puisque comme elle l'affirme :

Pour moi, être noir-e ça ne veut rien dire puisque j'ai grandi en Afrique, vous êtes en situation majoritaire et la couleur de votre peau n'est une entrave à rien [...] le « je ne suis pas représentée » n'est pas une question... (Miano, 2021)<sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> « Le mot *Afrodescendant* reconnaît et célèbre l'Afrique comme fondement identitaire essentiel, sinon unique. Il n'est pas la négation d'autres apports, mais la reconnaissance du fait que, sur les plans symboliques et intimes, les cultures en question présentent de nombreux traits subsahariens. » (Miano, 2012:120)

<sup>9</sup> Transcription des propos de Léonora Miano lors du Festival *Le livre à Metz* (le 9 juin 2021).

Installée en France depuis 1991 pour poursuivre ses études de littérature américaine, elle continue à proclamer son africanité tout en considérant qu'elle est « depuis toujours, une afro-occidentale parfaitement assumée, refusant de choisir entre [sa] part africaine et [sa] part occidentale. » (Miano, 2012a : 26). En tant que mère d'une enfant française<sup>10</sup> mais surtout au contact d'afro-descendants, elle prend conscience de sensibilités différentes et elle décide finalement de les divulguer<sup>11</sup>. Elle se livre ainsi à un *Impératif transgressif* (Miano, 2016). Éloignée de toute *posture victimaire*, l'écrivaine signale sans détour « qu'on peut avoir un déficit de représentation<sup>12</sup>, mais qu'on peut être quelque chose pour et par soi-même [...] des pionniers » (Miano, 2021).

En effet, ses textes sont déjà une inscription d'elle-même du moment que Léonora Miano déclare « J'écris telle que je suis. J'écris ce que je suis » (2012a : 29). Pour Flora Amabiamina, « l'intérêt que l'auteure porte à la condition de ces êtres [afro-descendants] est tributaire de l'expérience » (2020 : 29). Si le *je* paraît, de ce fait, ne pouvoir se nourrir que de l'autre ou des autres, l'altérité procure la robustesse nécessaire à tout affranchissement, à la victoire sur l'exclusion. Lorsque Achille Mbembé proclame qu'« une nouvelle conscience planétaire émerge, qui se joue des appartenances et des frontières » (2017), il renchérit sur cette idée partagée avec Léonora Miano qu'*être étranger* devient une force. (Miano, 2021). Il faut donc savoir habiter le *décalage* autant

---

<sup>10</sup> Lors de la parution d'*Afropea*, Léonora Miano répond à Céline Héron dans le *Temps* « Ayant longtemps vécu en France, où j'ai mis au monde et élevé une enfant française, il était normal de me soucier de la minorité afro-européenne. Je voulais voir ma fille s'épanouir dans un monde offrant à tous les mêmes possibilités. Le livre s'adresse donc à une société devenue mienne en raison de cette maternité, et surtout aux jeunes issus de groupes minorés. Leur impatience et leur colère sont compréhensibles » (mis à jour le 26 septembre 2020).

<sup>11</sup> D'après Flora Amabiamina « on constate que son véritable intérêt pour les problématiques identitaires surgit à partir de son quatrième roman *Tels des astres éteints* (2008), soit dix-sept ans après son arrivée en France. L'écrivaine commence à y interroger les individualités confrontées aux identités multiples (genre, sexe, race, appartenance sociale) » (2020 : 29). Léonora Miano ne se limite pas à l'écriture, elle devient même militante du moment qu'elle « poursuit son combat dans l'association Mahogany qu'elle a créée en 2010 et qu'elle préside. Mahogany est une sorte de projet transculturel, un espace de dialogue des cultures dont l'objectif est de valoriser les expériences subsahariennes et afrodescendantes tout en les rendant accessibles au plus grand nombre » (*Ibid*).

<sup>12</sup> *Dans écrits pour la parole*, Léonora Miano regrette le manque de représentation qui n'existe que par le cliché – « black Panthers » (*EP* : 34) -, que par les figures d'exceptions américaines et non pas françaises – Oprah Winfrey, Barack Obama, Spike Lee, Denzel Washington -, ou alors, lorsque la France affiche des femmes noires de France, leurs projections s'attachent aux « bananes les grimaces les roulements d'yeux de JOSEPHINE la nudité mise en cage de GRACE qui n'étaient pas françaises [...] SAARTTJE la Vénus montrée moquée [...] LISETTE [...] la femme noire dénudée [...] LISETTE MALIDOR » (*EP* : 55-57).

dans la vie que dans l'écriture : « bel artiste si on sait habiter ce décalage [...] un pas de côté, position à la fois à l'écart mais avec » (Miano, 2021).

De la *négritude*<sup>13</sup> d'Aimé Césaire et de Léopold Sédar Senghor dans les années trente à la *migritude* de Jacques Chevrier en 2002, la *pensée noire* se transforme au fil de l'histoire. Un point commun rassemble toutefois les différentes perspectives: *la douleur* de l'exclusion. Que ce soit aux prises de la colonisation ou des indépendances convoitées mais finalement avortées, ou que ce soit au cœur des conflits migratoires, la déchirure identitaire persiste.

Sur cette sphère de réflexion, *Afropea* de Léonora Miano suppose un dépassement des conflits qui assume une connaissance, et surtout, une reconnaissance de la consistance afropéenne, une valorisation de l'hybride qui ne peut avoir lieu qu'au sein de la déracialisation, « pour que l'on fraternise, que l'on déracialise, non pas les événements, qui ne peuvent l'être, mais la lecture qui doit en être faite plusieurs siècles après » (A : 133) :

Pour y parvenir ne pas se limiter aux approches politiques ou même identitaire, pour voir les choses un peu philosophique et métaphysique... réconcilier à l'intérieur de soi des univers qui se présentent déjà tellement contraires, se trouvent opposés à l'extérieur, il faut penser à l'humanité dans son ensemble [...] Pour apaiser ce qui est encore tellement en conflit, ce qui présente encore une si puissante dissymétrie dans la réalité, il faut penser à une approche spirituelle et donc penser au-delà des questions politiques identitaires, il faut penser à ce que c'est d'être humain, à ce qu'a été l'histoire de l'humanité, et d'abord de façon déracialisée. (Miano, 2021)

Il est intéressant de constater combien l'approche spirituelle de l'humanisme chez Léonora Miano rencontre celui de Julia Kristeva. Celle-ci prône un *humanisme des Lumières* lucide qui pousse, de nos jours, à s'interroger sur nos valeurs, à remettre en question nos identités non pas seulement pour accéder au pouvoir mais pour interroger le pouvoir, les idéologies (Kristeva : 2011). Alors que Julia Kristeva inscrit ce *nouvel*

---

<sup>13</sup> « La négritude, c'est l'image que le Noir se construit de lui-même en réplique à l'image qui s'est édiflée de lui, sans lui donc contre lui, dans l'esprit des peuples de peau claire - image de lui-même sans cesse reconquise, quotidiennement réhabilitée contre les souillures et les préjugés de l'esclavage, de la domination coloniale et néo-coloniale » (Beti et Tobner : 1989 : 6).

*humanisme* au cœur du féminisme, Léonora Miano refuse d’embrasser le terme occidental *féminisme* ou *féministe*, sans toutefois le nier ou s’y opposer. Pourtant, sur ce point, les deux femmes s’accordent plus qu’il ne semble. Les remises en question de Julia Kristeva tiennent à une *espèce d’éveil* auquel les féministes adhèrent :

remettre en question y compris notre identité... la femme je ne sais pas ce que c’est ; la femme découvre qu’elle est bi-sexuelle, au sens psychique du terme, je ne parle pas d’une activité, il y a beaucoup de masculinité dans la femme ... la partie du couple se joue désormais à quatre etc. C’est cette complexité psychique que nous devons choisir dans un bouquet de différences et non pas « soyons tous le même homme ». (Kristeva, *Ibid.*)

Même si Léonora Miano n’ancre pas sa conception de l’humanisme dans l’étiquette « féministe », sa pensée vise, d’après nous, les fondements de Kristeva surtout lorsqu’elle aborde le fait identitaire du point de vue sexuel. Pour Miano, comme pour Kristeva, « la grande leçon de l’humanisme c’est la diversité culturelle, mais cette diversité commence par la diversité des sensibilités féminines et masculines » (Kristeva, 2011). S’interroger sur la femme, c’est déjà s’interroger sur l’identité masculine, sur la souffrance identitaire de l’homme, afin de dépasser l’humanisme monolithique. Or, « nul n’ignore que le corps des femmes est souvent l’unique territoire accessible aux hommes dominés (A : 115) :

[l]e monde des femmes a changé parce qu’il y avait domination des hommes mais pas seulement ... et domination d’hommes défaits aussi, des hommes ne sachant plus très bien ce qu’est la masculinité ; ne sachant plus, elle du coup, où est sa place de femme, sa féminité, sa sexualité, femme sans âge... question universelle de la sexualité, sensualité... j’espère qu’il y a de l’universel dans la dimension intime... (Miano, 2021)

Malgré leurs points de rencontre, une perspective divergente sépare les deux auteures. Mis à part l’espace et le temps d’un vécu qui ont façonné différemment leur parcours et leur réflexion, elles s’éloignent surtout dans leur appréhension du monde. D’origine bulgare, arrivée à Paris afin de poursuivre elle aussi ses études ; devenue une philologue et psychanalyste de renom, Julia Kristeva porte, contrairement à Léonora Miano, un regard euro-centré sur l’humanité lorsqu’elle dicte de reconnaître toutes les identités qui forment la culture européenne, d’Ouest en Est (Kristeva, 2018) ; lorsqu’elle met les *Lumières* et donc la France même en exemple à suivre, n’hésitant pas à se montrer fière de la tradition française quant à sa souplesse dans le rapport entre les

sexes (Kristeva : 2011). À l'opposé, chez la romancière camerounaise, toute démarche trouve sa source dans l'humain. L'humain inspire de fait cette diversité à condition de retrouver ce qui lui est propre : une nature primitive et originelle effacée au cours des siècles par l'occident et qui ne tient plus dans les mots transités politiquement. Léonora Miano revendique autant un retour à la mémoire, aux connaissances, aux pratiques ancestrales, qu'un langage propre non importé ; elle engage à « la désobéissance épistémologique [...] indispensable pour trouver un langage à soi », car des vies sont en jeu (A : 177) :

La refondation afropéenne de l'africanité se rapporte également à l'attitude à adopter face aux sexualités minoritaires. L'Afrique subsaharienne actuelle, en raison des interdits coloniaux – puisque les premières lois réprimant les rapports entre personnes de même sexe furent imposées par le colonisateur -, mais aussi à cause des religions dites révélées, perd la mémoire de ses usages anciens. Les sociétés subsahariennes d'autrefois ne réprimèrent pas toujours les relations intimes entre personnes de même sexe, celles-ci étant le plus souvent codifiées dans ces environnements accordant une importance cruciale à la famille, au mariage, à la procréation. Les rapports de cet ordre, même s'ils pouvaient durer tout au long de la vie, ne devaient pas empêcher que l'on fonde un foyer plus conventionnel. Chez certaines populations, il s'agissait de relations passagères mais non dissimulées pour autant. [...] le renvoi à ces usages anciens, certes insatisfaisants et soumis à des codes précis, importe. Il s'agit de rappeler que nous évoquons là un phénomène humain, que cela ne fut nullement apporté par les Européens. (A : 176-177)

Retrouver un langage propre, se libérer de mots circonscrits géographiquement devient essentiel – par exemple, *lesbienne* lié à *Lesbos* acquiert, pour l'écrivaine, une résonance politique (A : 177) à remettre en question. La « *domination intellectuelle* peut être [dès lors] dangereuse » (Miano, 2021) ; car venus d'ailleurs, ou perçus comme tels, les mots ne sont plus que l'excuse à criminaliser toute réalité envisagée intolérable ; des mots, issus de l'occident, qui nuisent notamment « aux luttes que doivent mener les personnes homosexuelles en Afrique aujourd'hui » (*Ibid.*) :

S'il n'y a de vocabulaire qu'euro péen pour nommer ce que tous connaissent, on laisse entendre qu'il s'agit là d'une pratique européenne. Si toutes les femmes aimant les femmes doivent être renvoyées à l'île de Lesbos pour se définir, elles seront vues comme des étrangères chez elles. (A : 176-177)

Faisant la part des choses, Léonora Miano dénonce également que « cette répression et ce rejet reflètent avant tout une situation d'impouvoir » (A : 178) qui n'est pas l'apanage de l'occident : dans « certains pays d'Afrique centrale (Cameroun, Gabon), ils sont dus à la manière dont les puissants s'adonnent à ce type de relations sexuelles. [...] il se pratiquerait une forme d'homosexualité visant à soumettre et à dégrader » (*Ibid.*).

Aussi, s'agit-il de « laisser aux autres un espace où ils peuvent s'exprimer en leurs propres termes... » (*Ibid.*) au-delà des étiquettes et des jugements. L'enjeu est donc de retrouver des ambiguïtés et de les ressentir à l'intérieur de soi puisque : « On est tous un peu doubles, on est tous multiples. Dans la pensée subsaharienne, en tout cas chez les Bantous, on pense que chaque être humain abrite les énergies féminine et masculine » (Miano, 2020b). Et cela passe par une parole propre, à conquérir. (A : 199).

Léonora Miano et Julia Kristeva conçoivent cependant, toutes deux, une idée transcendante de l'humanisme qui demande une *mutation éthique* (Kristeva, 2011) proche de *l'éthique de l'altérité* d'Achille Mbembé pour lequel « se proclamer différent devient [...] une manière d'échapper à la négation imposée » (2020 : 52). Il en découle un effet renaissant propice à de « nouveaux liens avec autrui » (Kristeva, 2011), là est la véritable révolte. Depuis sa laïcité incontestable, Julia Kristeva propose, en psychanalyste de :

réveiller la vie psychique, si elle est perpétuelle remise en question des normes, des pouvoirs, de sa propre identité sexuelle, nationale, linguistique, de ses désirs, de ses souffrances, de ses amours, de ses haines... c'est l'homme et la femme révoltés dans leurs inquiétudes de chercheurs qui sont en prise sur le malaise des civilisations, pas les appareils politiques [...] Avant de faire des révolutions dans la cité, de s'engager, [il faut] des révolutions en soi-même... l'expérience artistique, l'expérience religieuse, l'histoire des formes religieuses du passé sont des pistes pour retrouver l'expérience religieuse... interroger le passé pour s'en détacher et le dépasser... , pas s'adapter à la société ; réévaluer son passé pour affirmer sa singularité dans ce qu'elle a de plus révélateur.. (*Ibid.*)

*L'approche spirituelle* de Léonora Miano mène à désamorcer à son tour les antagonismes, les discordances et à *entrer en conversation* avec autrui car « on voit que l'humain s'est comporté partout de la même façon [et qu'il y a] de très grandes proximités entre nous tous y compris au niveau de nos croyances » (Miano, 2021). La faille de nos

perceptions ne provient donc pas de la réalité mais de l'histoire récente (*Ibid.*) que Miano enjoint à revisiter dans *Afropea* (A : 117-129) – elle propose, par exemple, de remplacer partout la figure de Jean-Baptiste Colbert, ministre aux pratiques esclavagistes, par celle du Martiniquais Louis Delgrès, dont la lutte contre le rétablissement de l'esclavage le poussa à la mort (A : 122-123).

L'ouverture à l'autre dans ses différences, dans sa singularité impose dès lors l'écoute de soi, l'exploration de l'âme, « le besoin de croire et le désir de savoir » (Kristeva, 2011). L'œuvre de la romancière camerounaise en vient à refondre l'humain au creuset de sonorités ou de rythmes qui façonnent cette conversation entre des âmes singulières, au-delà des mots circonscrits aux conventions occidentales ou au pouvoir écrasant et réducteur.

### **Résonances plurielles : un rythme pour un vécu**

La mise en mots du vécu, du ressenti afrodescendants, passe chez Léonora Miano par un rythme collectif reconnaissable parce qu'identitaire. Dans *Écrits pour la parole* une série de textes autonomes constituent, sans toutefois se combiner, un ouvrage divisé en morceaux, en mouvements qui rapportent un flux d'expériences poignantes propres à l'univers fictionnel de l'auteure. Pourtant ces thèmes, qu'égrènent *Afropea* et qui hantent son écriture, reviennent, se renouvellent et s'enrichissent cette fois d'un souffle particulier, d'une rythmique féconde. Le Rap, devenu familier, ancré dans la société urbaine d'aujourd'hui, non-conformiste, contestataire, rebelle, ou même le Blues, porteur d'amertume et de désenchantement, transférés à l'écriture chez Miano, se marient bien à l'hybridité culturelle en jeu :

Je veux que mes livres donnent à penser et à sentir. Qu'ils soient un peu rêches, réalistes, âpres mais musicaux. Oui, la vie des gens, de la poésie, de la musique. Je veux qu'on les lise comme un blues. (Chaulet, 2017)

Par le biais du fusionnel, Léonora Miano met ainsi ses textes au service de voix frontalières – de personnages afrodescendants souvent déçus, meurtris, heurtés, humiliés même; des personnages, à la frontière de deux cultures, de deux identités, qui ne trouvent pas toujours les mots pour se dire, condamnés à une binarité où les rapports se déclinent en noir ou blanc, en « Noire ou Française » (*EP* : 71). Malgré « [leur] force de

travail, [leur] enthousiasme, [leurs] années de jeunesse donnée à la France, [leurs] affections (*EP* : 24), [leur] respect pour la France (*EP* : 20), les Afrodescendants sont priés, au quotidien, de tenir leur rang (*EP* : 21), à « se soumettre au principe de réalité » *EP* : 14), trahis dans leurs rêves et leurs attentes :

*N'oublie pas ta couleur, tiens-toi bien*, avec quelques variantes : *N'oublie pas ta couleur, surveille ton langage, travaille davantage, ne crois pas aux mirages*, il a bien fallu cesser de rêver, te soumettre au principe de réalité, mais tu n'as pas oublié ces images, ce que tu ressentais en habitant une autre enveloppe, même en imagination, ce dont tu rêvais, ce n'était pas d'être blanche, simplement d'avoir le droit d'être une personne, enfant, tu comprendrais déjà que noir, ce n'était pas une catégorie biologique, naturelle, que c'était une mémoire, des représentations, aujourd'hui, tu ne rêves plus, tu flottes, ballottée entre deux mondes dont aucun ne te sied, tu t'agrippes à toi-même pour ne pas chavirer, luttas quelquefois contre la folie, l'envie d'en finir, le silence. (*Ibid.*)

C'est à surmonter cette disjonction traumatisante que les femmes, les Françaises noires, sont appelées à s'opposer, à « inventer un langage nouveau, à briser « les cloisons factices » à « accoucher de l'à-venir » ; invitées à se dire Afropéennes (*EP* : 71). Car « Afropea » (*EP* : 27), pendant prometteur des rêves disparus, propose non seulement « un terroir intérieur un espace sans limites trois langues l'écho de quatre cultures [...] des ancêtres multiples une parole propre » (*EP* : 27) mais surtout une complexité flexible, « une attitude symbolique politique une contrée concrète immatérielle fructueuse une terre sans bornes Fertile [...] un apaisement » (*Ibid.*).

La voix narrative se laisse dès lors pénétrer d'une pluralité où le *Je* s'assimile à l'*Autre* et à soi-même à la fois, dans une revendication partagée. *Écrits pour la parole*, s'ouvrant sur un monologue intérieur où le *Tu* n'est qu'un *Je* mis à distance, déclenche un arrachement à soi au cœur du ressenti. Pour Pierre Mertens, « quand on décide de dire *Je*, quelque chose doit se passer. Quelque chose doit se casser » (1990-1991 : 56). Justement, chez Léonora Miano, le témoignage d'une expérience singulière – *Je* identitaire, *Je* dédoublé en *Tu*, *Je* pluriel, *Je* au féminin : *Nous*, *On* - devient par là même universelle du moment qu'elle ressort de l'humain. Il arrive, comme chez Julia Kristeva, que l'humanisme s'épelle au féminin. On retrouve chez Léonora Miano une sororité, une solidarité propres aux femmes qu'elles soient noires ou blanches, lorsqu'il s'agit de lever la voix contre le *harcèlement*, *la violence* : « On ne se fait pas violer On est violées »

(EP : 45). C'est dans un « principe de réalité » (EP : 50), que se dressent les remparts entre eux et nous, les hommes et les femmes.

Et si l'auteure s'attache à restituer la pertinence de la réalité – culturelle, historique, sexuelle -, elle retrouve l'authenticité dans l'impact du vécu. L'écriture exploite un choix thématique prêt à montrer ce qui disjoint, disloque, fait chanceler, crée un malaise non seulement au cœur de la France cloisonnée sur elle-même, mais au sein même des Afrodescendants : la blancheur convoitée ou l'histoire de la couleur liée à la famille (EP : 11-14), la peur de perdre un monde connu (EP : 17), le droit à l'intégration (EP : 18-20), la hantise d'une lignée noire ou des passions ataviques (EP : 20-21), l'Histoire des vaincus (EP : 25), l'âme subsaharienne ou les origines perdues (EP : 26), l'appartenance complexe, amère mais inévitable au refuge communautaire (EP : 37), la femme noire dans ses rapports aux hommes blancs, aux hommes noirs ; le manque de solidarité entre femmes, une fraternité sans égalité ; les femmes noires conformes, silencieuses ; les femmes en manque de représentation au-delà des stéréotypes ; le goût de la couleur ; le pouvoir patriarcal noir ou le pouvoir blanc humiliant (EP : 41-71).

Le fusionnel se distingue en outre par l'exploitation d'une composition insolite qui ne garde pour toute analogie que le mouvement rythmique qui occupe le texte comme une onde – onde de vie. Dans son témoignage contestataire, l'absence de retenue, de réserve envers l'ordre établi, envers le pouvoir écrasant permet à l'auteure de donner libre cours à une démarche scripturale qui se matérialise autant par la rupture syntaxique que par la répétition de certains mots :

On ne peut pas trop en parler On doit tout ravalier refouler Il est ardu voire impossible dans le contexte actuel mais aussi parce qu'il y a l'Histoire et ses représentations l'Histoire et ce qu'elle a imprimé dans les esprits l'Histoire qu'on sait sans la dire et la réalité qui en découle Je ne veux pas choquer Je demande pardon mille fois Pardon d'être mais je vois mal comment une femme noire pourrait D'ailleurs. (EP : 56)

La parole en effet ne se résiste plus au fil de l'écriture, prend de l'envol, se libère et ouvre un espace propice au ressenti. Une profusion de sons prend le dessus, arrachant la parole à un usage contraignant. L'élément sonore envahit le texte et contribue à rompre le silence, à combler le vide que la parole annihilée produit. *Écrits pour la parole* est ainsi émaillé, dans chacun de ses textes, par ces vocables *c'est que...*, *là...*, *ça...*, *c'est...*,

*que...* ; des vocables qui s'installent comme un grondement sourd, une rumeur saillante qui exprime autant qu'elle accuse la souffrance identitaire, les violences infligées. Dans ce contexte, la noire réalité se résorbe dans la forme *c'est* ; l'espace et le moment du désarroi se révèlent dans le *là* ; le vocable *ça* manifeste, face aux faits incompréhensibles, la stupeur, la consternation, l'indignation ou la colère, mais aussi la défaite, l'acceptation, ou bien l'immuable dans *c'est comme ça*, alors que la conjonction *que* scande le texte pour faire éclore la réalité silencieuse :

C'est toujours comme ça avec elle, cette communauté qui n'existe pas, qui n'est jamais là quand tu en baves, mais qui exige que tu partages avec elle tes gloires chétives, que tu lui distribues tes maigres deniers, qu'à toi seul tu redresses la Terre Mère, réhabilites ton peuple défait, que tu les venges dans chacun de tes actes [...] être autre chose qu'un cas social, une statistique de l'intégration ratée, un problème jamais posé, jamais résolu à force de n'être que ça [...] et ça continue, et c'est sans fin [...]. Tout le monde en parle, de la communauté [...] elle est comme ça [...] lorsque tu pénètres dans un lieu, d'être le seul noir à se trouver là [...] on se demande si c'est différent entre les noirs [...] mais c'est quand même ça qu'on veut savoir [...] tu ne peux pas leur dire que ça n'a pas de sens, combien c'est violent pour des enfants nés en France [...] ça part d'une trop grande colère [...] ça ne change rien au problème, de toute façon on te doit bien ça [...] que ça ait un sens [...] tu voudrais voir les choses autrement mais c'est comme ça. (EP : 30-37)

L'anacolithe, accordant un rythme aux textes, suggère l'action, déploie la révolte et les tensions contenues. Un bruissement sonore, un martellement continu se déploie en vue d'abattre les parois étanches d'un monde enfermé dans ses accoutumances. Comme à travers un rite initiatique, des remous intérieurs ramenés, redits, portés par des résonances propres au Rap confèrent une oralité aux textes, que ce soit pour revendiquer la figure de Gaston Monnerville comme président de la République (EP : 15), pour crier le désespoir et l'indignation face au silence de l'Histoire (EP : 16) ou pour dénoncer le désir sexuel inassouvi (EP : 62), ou encore l'alcool comme évasion (EP : 63). Mais ce qui ressort surtout dans chaque texte, c'est bien le reflux amère du désenchantement, une mélancolie, une souffrance à l'âme accentuée par la couleur de la peau – une plainte noire prolongée en une triste mélodie, telle un Blues :

Petite fille, tu te voyais blanche [...] tu étais seule sur ta balançoire, seule et blanche, seule mais blanche, cela te convenait, tu en avais même besoin, de la solitude comme de la blancheur, le rêve prenait fin au coucher du soleil, la fillette aux yeux clairs poussait la

porte indigo, pénétrait dans l'habitation [...] c'était là que sonnait le réveil, l'heure de vivre dans le vrai. (EP : 11-12)

La foi en un art, une écriture apte à surmonter le vide ou l'effroi, issus du silence, est la réponse engageante de Léonora Miano. Étendard d'un renouveau, promesse de liberté, l'afropéanisme se double d'une afrophonie en un élan vivifiant qui relève du défi. L'expérience esthétique portée dans le mouvement créateur préserve l'œuvre de toute fixité ou contrainte. Aussi, l'auteure camerounaise adapte-t-elle son exigence de renouvellement et de renaissance à une exigence de création où elle remet en cause l'autorité et la représentation de soi.

### Références bibliographiques

Amabiamina, Fl. 2020. « Transnationalismes et apories identitaires : l'afropéisme de Léonora Miano », *Impossibilia. Revista Internacional de Estudios Literarios*, n° 19 (mayo), 21-50.

Beti, M. et Tobner, O. 1989. *Dictionnaire de la négritude*, Paris, L'Harmattan.

Bueno Alonso, J. 2019. « Nouvelles expressivités littéraires pour *L'Afrique qui vient* : Alain Mabackou et Léonora Miano », *Littérature, textes, cultures. Itinéraires*, 2019-1.

(consulté en ligne <https://journals.openedition.org/itineraires/6030>. Dernier accès 22-08-2021).

Chaulet Achour, C. « Le grand entretien: Léonora Miano, littératures partagées », *diacritik.com*, 16 juin 2017.

Chevrier, J. (2002) *Anthologie africaine I : Le roman et la nouvelle*, Paris, Ed. Hatier International.

Imorou, A. (2018) « Léonora Miano en Afropéa. Invitation dans un monde qui s'invente », *Dynamiques actuelles des littératures africaines. Panafricanisme, cosmopolitisme, afroplitisme* (coord. Guillaume Bridet, Virginie Brinker, Sarah Burnautzki), Ed. Karthala, pp. 177-199.

Kristeva, J. (2018) « L'Europe est un bouquet de cultures habitées par le doute », propos recueillis par Isabelle Franc et publié le 11/04/2018 (consulté en ligne <https://www.lavie.fr/actualite/geopolitique/leurope-est-un-bouquet-de-cultures-habitees-par-le-doutenbsp-7951.php>) Dernier accès 22-08-2021.

(2011) « Le féminisme est un humanisme », conférence à l'Université d'été du MEDEF le 11 septembre. (consulté en ligne <https://www.youtube.com/watch?v=2HINJ-BIFGI> dernier accès le 22-08-2021)

Larange D. S. 2015. « L'écriture jazzy des écrivains afropéens : rhapsodies chez Koffi Kwahulé, Lénora Miano et Georges Yémy », *Savoirs en Prismes* n° 4 (consulté en ligne <https://savoirs-en-prismes.univ.reims.fr> dernier accès le 11-08-2021), 109-126.

Lefilleul, A. 2014/3, « Afropéanisme, identités frontalières et afropolitanisme. Penser les nouvelles circulations », *Africultures*, n° 99 – 100, 84-91.

Mbembé, A. 2010. *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte.

2015 « L'Afropolitanisme », le 20 décembre dans *Le Messager* (Douala) et *Sud-Quotidien* (Dakar), le 20 décembre (consulté en ligne [http://africultures.com/afropolitanisme-4248/?utm\\_source=newsletter&utm\\_medium=email&utm\\_campaign=498](http://africultures.com/afropolitanisme-4248/?utm_source=newsletter&utm_medium=email&utm_campaign=498), accès le 12-08-2021)

2017. « L'identité n'est pas essentielle, nous sommes tous des passants », *Le Monde*, 24 janvier (consulté en ligne [https://www.lemonde.fr/idees/article/2017/01/24/nuit-des-idees-achille-mbembe-l-identite-n-est-pas-essentielle\\_5068460\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2017/01/24/nuit-des-idees-achille-mbembe-l-identite-n-est-pas-essentielle_5068460_3232.html) accès le 11-08-2021)

2020. *Brutalisme*, Ed. La Découverte.

Mertens, P. 1990-1991. « Du retour à l'autobiographie », *Revue de l'Institut de sociologie*, pp.53-65.

Miano, L. 2012a. *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche.

2012b. *Écrits pour la parole*, Paris, L'Arche.

2016. *L'impératif transgressif* (tête à tête), Paris, L'Arche.

2020a. *Afropea*, Paris, Bernard Grasset.

2020b. « L'Afrique doit se réhabiliter à ses propres yeux », *Temps* (entretien accordé à Célia Héron lors de la parution d'*Afropea*), consultation en ligne <https://www.letemps.ch/societe/leonora-miano-lafrique-se-rehabiliter-propres-yeux>, dernier accès le 12-08-2021.

2021 *Le grand entretien avec Léonora Miano* lors du Festival. *Le livre à Metz – Littérature & Journalisme*, le 19 juin (consulté en ligne <https://www.youtube.com/watch?v=I4HxGzd5TcA> dernier accès le 11-08-2021)

Sarr, E. 2016. *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey Edition.

Tiaya Tiofack, P. 2018. *L'écriture musicale dans les œuvres de Toni Morrison et de Léonora Miano* (Thèse de Doctorat en Littérature générale et comparée soutenue le 19-1-2018 à Aix- Marseille au sein de l'École Doctorale *Langues, lettres et arts* en Aix-en-Provence en cotutelle avec l'université de Dschang (Cameroun) (consultation en ligne [thèses.fr/2018AIXM0245](https://theses.fr/2018AIXM0245))

Outeirinho, M<sup>a</sup> de F., 2011. « Quelle identité humaine ? L'humain chez Léonora Miano ». *La condition humaine dans la littérature française et francophone*. Opole : Uniwersytetu Opolskiego, pp. 95-101.